

—Je suis innocent du crime qu'on m'impute.
—Frère, prouvez votre innocence!
Le célibataire reste, la tête penchée, silencieux!
—Frère, puisque vous allez mourir, déclarez au moins, où vous avez caché les vases sacrés.
—Je suis innocent, clame-t-il encore.
—Frère, vous mourrez impénitent. Songez que vous allez comparaître au tribunal du Christ...
—Je suis innocent...
—Et qu'il vous condamnera au feu de l'enfer.
—Je suis innocent... J'en prends Dieu à témoin!

Un silence profond règne sur la foule...
Le doyen du chapitre attend.
—Frère, l'heure de la justice est arrivée: vous allez mourir. Bourreaux, emmenez-le!
Maintenant, l'ermite garrotté, est entraîné vers la potence, tandis que le cortège rentre dans l'église.



Unis s'efforcent de combattre; il n'empêche que le lynchage est encore trop pratiqué en Georgie et ailleurs. La page que nous donnons ici, due à la plume de notre confrère parisien Talloire, fort au courant des mœurs américaines, montrera jusqu'où peut aller la cruauté de fermiers Yankees exaspérés par le meurtre d'une famille de fermiers blancs, tués, sans pitié, par des nègres aux instincts de brutes.

* * *

Statesboro est une petite ville assez florissante de l'Etat de Georgie, qui fait partie des anciens "Etats à esclaves". Les nègres sont donc fort nombreux dans les campagnes. Ils y forment des centres de population où les blancs ne s'aventurent qu'armés jusqu'aux dents, et jamais après la tombée du jour.

Une haine latente divise les deux éléments ethniques; elle se manifeste en toutes occasions. Un blanc qui monte en tramway ou en chemin de fer ordonnera au nègre qui aurait eu l'audace de prendre place dans le véhicule, de sortir sur-le-champ.

Le nègre prendra sa revanche quand il pourra, et presque toujours sournoise. Quand un blanc s'aperçoit un matin que la queue de son cheval favori a été coupée, ou que sa croupe a été taillée d'un coup de couteau, il peut être certain que le méfait a été exécuté par une main de "negro" ou de "nigger", les deux termes méprisants qu'il applique aux gens de couleur, quel que soit d'ailleurs leur degré d'éducation ou leur situation de fortune.

Malheureusement, cette haine fatale se manifeste par des actes plus criminels...

Lorsque la population du "county" de Statesboro apprit qu'une famille de fermiers blancs, M. Hodge, sa femme, et leurs deux enfants, avaient été massacrés dans la nuit par des malfaiteurs inconnus, blancs et noirs tremblèrent, les uns de colère, les autres de peur.

Les "white men" sentaient que l'heure des grandes résolutions venait de sonner, qu'il leur faudrait imiter les villes voisines et "take the law into their own hands", expression énergique que l'on pourrait traduire par la locution usitée: ils comprendraient qu'ils auraient à se faire justice eux-mêmes!

Quant aux "niggers", ils savaient bien que le sang demande du sang, et que, si les auteurs de ce crime odieux étaient de leur race, ils seraient tous exposés aux vengeances des blancs.

Il faut dire ce qui est. Les autorités locales firent tout ce qu'il était humainement possible de faire pour que la loi fût respectée. Dès l'annonce du crime, elles demandèrent au gouvernement de l'Etat d'expédier d'urgence un détachement de troupe.

En même temps, le shérif Kendrick, aidé par ses "constables" (gendarmes élus), procédait à une enquête qui ne tardait pas à aboutir. Dans les qua-

Au pied du gibet, il regarde la foule avec compassion. Il écoute... avec une sorte d'inspiration.

Dans la nef retentit le *Te Deum* d'actions de grâces, les orgues jettent leurs notes retentissantes, jusque sur le parvis, puis les cloches sonnent à toute volée.

Alors le solitaire lève les bras au ciel.

—Frères, dit-il, je meurs innocent du crime qu'on m'impute.

Vous, orgues qui résonnez si joyeusement à ma mort, au nom de Dieu qui va me juger, vous resterez muettes désormais...

Vous, cloches qui sonnez mon glas funèbre, au nom de Dieu qui va me juger, vous ne tinterez plus!...

Frères, je vous pardonne... Au revoir... au ciel!

Le premier coup de midi sonna.

Le bourreau tira la corde, hissa le corps du solitaire, et la foule, pleurant, se dispersa...

Et depuis, les maîtres musiciens ont en vain touché l'ivoire des orgues... en vain les vieux sonneurs ont mis leurs cloches en branle: tout ce qui s'était réjoui à la mort de l'innocent, resta muet pour toujours.

Si vous allez, un jour, au beau pays de Flandres, demandez au laboureur penché sur sa charue; il vous contera, comme je l'ai contée, vous désignant en même temps du doigt la place de la vieille église, la légende du solitaire d'Haverskerque.

Et dans la simplicité de sa croyance, il vous dira peut-être qu'il n'y a pas longtemps que les orgues et les cloches maudites ont disparu... on ne sait où!...

GASTON LEURY.

Un double lynchage en Georgie

rante-huit heures qui suivirent le massacre de la famille Hodges, les assassins étaient découverts, arrêtés et emprisonnés: c'étaient le nègre Paul Reed et le quarteron William Cato.

Cette promptitude déjoua les projets des "Vigilants", nom que l'on donne aux citoyens d'une ville qui veillent à la punition des coupables et organisent les lynchages. Car les Vigilants de Statesboro s'étaient proposé de pendre les deux nègres sans leur faire l'honneur d'un jugement, même sommaire.

Poursuivant sa tactique, qui était de se débarrasser le plus vite possible des deux meurtriers pour les envoyer dans une prison lointaine et les soustraire ainsi aux vengeances des blancs, le juge Daly convoqua immédiatement le jury, qui, dans ces Etats du Sud, est toujours composé de blancs, exclusivement.

Malgré les habiles plaidoiries des défenseurs, Paul Reed et Will. Cato étaient condamnés à mort, et l'on crut que la vindicte publique serait satisfaite. Elle ne le fut pas!

Le système des lois américaines est au moins aussi compliqué que celui des autres pays. Un condamné qui a quelque argent à sa disposition peut faire traîner la procédure pendant un an ou deux, en faisant

salle, surprenaient les factionnaires, brisaient les portes de la prison, et, malgré l'héroïque résistance d'un gardien, qu'ils blessèrent, enlevaient les deux nègres et les transportaient en dehors de la ville.

Pendant ce temps, d'autres Vigilants avaient préparé l'exécution. Ils avaient choisi dans la forêt prochaine une clairière au centre de laquelle se dressait un arbre mort, brisé jadis par la foudre et en partie consumé. Ils avaient en outre ramassé une quantité de branches sèches. Car le tribunal populaire avait décidé que, vu la grandeur du crime, le châtimement serait exceptionnel, et que les nègres, au lieu d'être pendus ou fusillés, seraient brûlés à petit feu!

Le lugubre cortège arrive sur les lieux du supplice. Reed et Cato se sont défendus en désespérés, le premier surtout, et leurs vêtements en lambeaux laissent voir leur puissante musculature. Ils ont compris que toute résistance était inutile, et les voilà résolus à mourir bravement, en défiant leurs bourreaux.

Même enchaînés à l'arbre qui sera leur bûcher, ils ne tremblent pas. Et c'est avec un suprême dédain qu'ils fixent leurs regards sur l'amateur photographe qui profite d'un premier rayon de soleil pour prendre un instantané! Ne dirait-on pas que le lynchage et ses apprêts sont conventionnels, que ces deux hommes "posent" devant l'objectif?

Mais voici qui est encore plus impressionnant. La main d'un Vigilant a approché une allumette des brindilles imbibées de pétrole. La flamme trace un cercle rouge autour des malheureux.

Lentement, le cercle se rétrécit. Les flammes s'avancent, lèchent les pieds des misérables, bondissent sur leurs vêtements en haillons, les mettent tous les deux à nu, puis montent à l'assaut de l'arbre, en produisant enfin des nuages de fumée qui cachent les contorsions des nègres.

Et la foule, aux alentours, pousse d'atroces cris de joie, tandis que le bois pétille, que les branches tombent de haut dans le brasier, et que l'air s'imprègne d'une épouvantable odeur de viande brûlée...

Par un raffinement de cruauté qui ne rend que plus odieux le double crime de Statesboro, et qui voue à jamais les habitants de cette ville à l'indignation de tous les honnêtes gens, les lyncheurs avaient préparé autour du bûcher de ces pompes à main qui servent à nos jardiniers.

A l'aide de ces instruments, les bourreaux arrosaient d'eau fraîche les suppliciés, pour que leurs tortures fussent plus lentes, pour que la mort ne mît pas trop tôt un terme à leurs souffrances.

Cette précaution prolongea de dix minutes le plaisir des uns, et le supplice des autres.

Mais enfin, le destin eut pitié des misérables: leurs têtes furent secouées par un dernier soubresaut, et les corps s'affaissèrent, retenus au-dessus des flammes par des chaînes d'acier.

Et l'oeuvre de destruction s'acheva lentement.

Bientôt, sous l'action du feu, les chaînes s'entr'ouvrirent; les cadavres, déjà réduits à l'état de momies parcheminées, s'abattirent tout de leur long dans les flammes, leur offrant un nouvel aliment...

Mais le lecteur ne sera pas surpris d'apprendre que ce double lynchage mit le comble au ressentiment des nègres de Georgie.



Quelques jeunes gens, ayant quitté le bal, surprirent les factionnaires et blessèrent même un gardien.

appel sur appel. Et c'est une des raisons qui légitiment aux yeux de nombreux méricains la Loi du Lynch. Dans le cas qui nous occupe, les blancs de Statesboro avaient résolu que les deux nègres n'auraient pas de répit.

Et ce fut la populace, une fois encore, qui triompha de la loi!...

J'ai dit qu'un détachement militaire avait été mis à la disposition du juge Daly. Dans la nuit qui suivit le jugement, les soldats, au nombre d'une trentaine, gardaient les portes de la prison, une simple construction en briques. Ordre leur avait été donné de tirer à balles sur la foule, si une attaque se produisait contre la prison. Mais ces soldats étaient des blancs, et c'est dire qu'ils partageaient les haines et les préjugés de leurs congénères.

Sous prétexte de célébrer la condamnation des meurtriers, les Vigilants avaient organisé un bal à peu de distance de la prison. Les cris de joie et la musique ne tardèrent pas à faire oublier aux soldats la consigne donnée. Les uns après les autres, sauf deux ou trois désignés plus spécialement pour monter la faction, ils prirent le chemin de la salle du bal. On soupçonne bien que cette soirée dansante entraînait dans le plan des Vigilants. A la pointe du jour, quelques jeunes gens se glissaient hors de la